

L'histoire lui dit à l'oreille : " Grandi trop vite ".

Elle lui dit aussi : " Au réveil, ton dos parle une douleur lancinante, comme ancienne et pourtant inconnue. Une douleur de matraques, de coups, de piétinements. À quel moment t'a-t-on fait si mal que tu en as perdu conscience? À quel moment la horde des violeurs s'est ruée sur toi pour te pénétrer, pour t'écarteler, voleuse de rêves! Pour te rouer sur l'herbe du bloc opératoire, te rosser à grands renflements d'estomac prêt à péter sous le gaz qui tend la peau, tend le ventre, tend l'édifice majestueux des viscères et décolle assez le péritoine des organes pour que le diaphragme se comprime et que les côtes s'écrasent contre la table de métal froid sur laquelle on t'a jetée comme un veau à écorcher, pour te tourmenter et te prendre ta vie. En te bastonnant sans que tu saches qui frappe si fort, puisqu'au réveil..."

Des tortionnaires la fouillent comme au laboratoire, la stérilisent comme la juive, et la rendent au réveil sans rien que du vide à l'intérieur, du mensonge mal cicatrisé.

L'histoire dit encore : " À quel moment t'a-t-on fait si mal que respirer te fait hurler, que respirer te déchire à l'intérieur?"

Les mains en haut poussent des cris pour la rappeler à la douleur, poussent des cris pour remonter le corps qui flotte dans la lumière humide de la mer.

“Réveillez-vous, réveillez-vous! Vous êtes réveillée? Vous êtes réveillée?”. Voilà la dernière baffe de l’infirmière qui fait rouler sa tête doucement. Elle a senti.

La salle de réveil.

Elle y reste une heure et ne pense à rien. Elle vagit comme elle ne savait plus le faire. Elle grogne, elle jappe comme un chiot abandonné dans la neige, mordu par les gros, mordu par les rats, mordu par le froid.

Elle pense à l’amoureux, à celui qui a des baisers tendres et un peu mensongers, comme tout baiser, sans y penser. Elle pense à lui, peut-être près, dans le couloir de l’hôpital avec des pas de long en large *ne t’inquiète pas suis vivante pas fait exprès c’est en moi qui ne veut pas mourir finalement la vie* ou parti très vite pour ne pas voir, dans un autre pays, si étranger à la maladie.

L’amoureux doit être loin, si loin. Il n’entend plus.

Une porte claque. Un nouveau chariot est poussé à l’intérieur. Un corps. On les entasse dans la chambre froide pour ne pas qu’ils se vident. On les range comme des macchabées. On les met par rangées, épinglés et étiquetés: non reproducteurs.

La chemise qui laisse le derrière reposé à nu sur la ferraille ne suffit pas à la protéger

du froid. Elle claque des dents, des cervicales, de la boîte crânienne, des tarses et métatarses.

Elle sent, c'est vivant, que le froid empêche le sommeil. C'est vivant et ce devrait peut-être être mort ce vivant qui gèle. Elle grelotte confuse, sur son chariot, comme une coupable, tremblant de choses inavouables. Ne restent que son dos, durci par le gel de l'hiver clinique, ses muscles, raccourcis par la glaciation entamée de la longue période immobile, et la foi malheureuse d'une main qui viendrait la tirer du frigidaire.

Des autres esquimaux elle n'entend que les pleurs ou les respirations grognones. Les Inuits parqués ont perdu dans la tourmente chirurgicale leurs peaux de phoques, leurs traîneaux, leurs chiens à la vaillance pure, leurs harpons. Ne reste que la lumière blanche de la banquise. Ne reste que la traversée nu-pieds du désert postopératoire. Elle entend les chants du repas, le phoque éventré dont on partage le foie, cru.

“Tu vomis” dit l'histoire comme un rêve, un cauchemar.

Rapidement, ça ne dure pas, la chaleur du liquide se fige. L'humidité visqueuse ouvre une crevasse de glace dans sa gorge, figeant la trachée, les cordes vocales, les vaisseaux dans une mer froide d'où sourd un battement monstrueux, féroce, un battement de vie dans une étendue de verre filé, prêt à se briser. Elle s'endort.

L'histoire finit mal... L'histoire finit bien. Rien de bien ne finit. Tout s'achève et l'absence dure.

“C'est la chaleur qui te réveille”. C'est la chaleur et la douleur qui te réveillent. C'est la chaleur du soleil et la douleur à ton dos qui t'ouvrent les yeux. Tu sens un corps ratatiné dans le fauteuil, tout près du lit, dans un coin de la chambre. C'est ton père.

“Repose tes pieds ma fille et ainsi tes cheveux dénoués.” Il prend la brosse et la peigne. Il lui fait un peu mal.

C'est l'histoire du père de faire ainsi un peu mal à sa fille. C'est l'histoire de la fille d'avoir toujours un peu mal au geste de son père.